

LÉAFAR IZEN

GRAND CENTRE

Préface

Mon ambition, en rédigeant la préface de cette nouvelle édition de *Grand Centre*, est de donner au lecteur l'envie de s'aventurer plus avant dans ce roman et, sans dévoiler les ressorts de l'intrigue, lui fournir quelques clefs de lecture, ou du moins quelques pistes pour aborder l'ouvrage.

Grand Centre est le premier roman écrit par Léafar Izen. De formation scientifique, l'auteur exerça le métier d'ingénieur en informatique à Paris pendant une quinzaine d'années avant, à trente-cinq ans, de se réinventer en aubergiste et guide sur les pentes du volcan Calbuco en Patagonie Chilienne. Ce roman qui sonne parfois comme un adieu à la ville fut ébauché dès 2007, précisément à l'époque où l'auteur renonçait à son ancienne vie urbaine pour tenter l'aventure au bout du monde et en pleine nature. C'est en 2015, suite à l'éruption du volcan Calbuco sur lequel l'auteur et sa famille vivaient, que Léafar Izen décide de se consacrer pleinement à la littérature. Il s'est tout d'abord adonné à la poésie, ainsi qu'à un essai de (méta)physique : *R ∞* , *L'Hypothèse Du Tout*. C'est à cette époque qu'il ressort le manuscrit inachevé qui deviendra *Grand Centre* et sera publié pour la première fois en 2018 aux éditions Bord Du Lot.

Plus récemment, il a rejoint une grande maison d'édition et publié le remarquable *La Marche du Levant*, paru en septembre 2020, aux éditions Albin Michel, dans la collection *Imaginaire* dirigée par Gilles Dumay, plus connu des lecteurs sous le nom de plume de Thomas Day... *La Marche du Levant*, son second roman mêle fantasy et science-fiction sur une Terre tournant au ralenti et sur laquelle la

vie à du s'adapter à des jours de trois cent ans ! Son prochain livre, un roman qu'il décrit comme un ouvrage de « psyience-fiction », sortira au printemps 2022 toujours chez Albin Michel.

La présente réédition de *Grand Centre*, son premier roman, est une autre occasion de découvrir la plume et l'univers d'un auteur singulier qui dévoile au fil de ses écrits une quête personnelle imprégnée de spiritualité et de questionnements existentiels.

Grand Centre se présente au premier abord comme un polar d'anticipation, une enquête qui embarque le lecteur dans un avenir proche. Bien que le lieu et l'époque du récit ne soient jamais donnés explicitement, on y devine une France au milieu du XXI^e siècle. La société que nous connaissons a disparu, balayée par un effondrement dont l'auteur dit peu mais que l'on recompose au fil des allusions : explosions nucléaires, désastres écologiques et la « guerre civile mondiale » qui s'en suit. « Vous savez déjà tout ceci » explique le narrateur. Le propos du livre n'est pas l'effondrement mais ce qui s'en suit pour les survivants : « Vous avez survécu, moi aussi, et chacun s'est réconcilié avec la vie du mieux qu'il le pouvait. » Il s'agit là bien sûr d'un premier mensonge, car la réconciliation est difficile, pour ne pas dire impossible. La réalité de ce milieu du XXI^e siècle est brutale. La société est scindée de la façon la plus inégalitaire possible : les « enfermés dehors » et les « enfermés dedans ». Le dedans, c'est *Grand Centre*, que l'auteur décrit comme un « poussiéreux musée de la civilisation occidentale ». Une société cloîtrée, protégée, contrôlée, mais passablement dysfonctionnelle. Il est impossible d'y entrer, et toute sortie est définitive. Evidemment, ses recoins sombres sont des lieux de trafic et de corruption. Au dehors, livrés à eux-mêmes et aux conditions délétères d'une nature ravagée, vivent les damnés de cette parodie de civilisation. Octavia E. Butler disait de la science-fiction qu'elle offre une liberté totale, abat les murs, et permet d'examiner

toutes les conditions humaines. Bien plus qu'une simple métaphore ou qu'une anticipation du présent, l'aspect science-fictionnel de ce roman a ceci d'essentiel qu'il conçoit un labyrinthe dans lequel il laisse se débattre une humanité exacerbée. C'est une expérience de pensée qui amène à interroger le dilemme fondamental de la nature humaine, avec tout ce qu'elle embarque de noirceur et de lumière.

Grand Centre est une histoire de destins qui se croisent. Entre autre, celui de Félix Levensky, tueur expérimenté et « spectateur distrait, indifférent à sa propre fiction », et celui de Léo Martin « flic défroqué », déchu pour avoir été trop honnête, trop zélé. Les deux hommes se sont rencontrés il y a des années de cela, lorsque Léo a enquêté sur les crimes commis par Félix. Léo a pourtant laissé Félix repartir libre et une improbable amitié s'est nouée. Félix est désormais agent de réassort pour Grand Centre, et, à ce titre, est une des rares personnes autorisées à sortir et parcourir les zones interdites du dehors. Partagé entre le dedans et le dehors, au sens propre comme au figuré, Félix mène une double vie. Condamné à vivre à l'intérieur des murs de Grand Centre, Léo se noie dans la sienne.

Grand Centre est une histoire de vengeance et de vérité enfouie qui ressurgit au présent, et cette intrigue donne au roman sa tonalité de polar. Mais les deux hommes vont aussi se replonger dans un passé qui questionne les origines même de Grand Centre. Tout cela se tient jusqu'à un point de bascule qui, au milieu du roman, renverse ce qu'on avait cru comprendre jusqu'alors. Léafar Izen nous prévient : « Certains éléments hantent le récit comme des signaux d'alarme étouffés. » Au cours du premier récit, celui dont Léo est le narrateur, l'auteur distille des informations, livre des indices que l'on ne comprend que trop tard. Puis, soudain, une autre trame se tisse. Il

sera bon de revenir en arrière pour savourer le geste et reconstituer la chronologie véritable. Dès lors, le roman acquiert une toute autre dimension et dévoile son véritable propos. Un propos à rapprocher de celui de son essai $R\infty$ L'Hypothèse Du Tout. Essai dans lequel Léafar Izen écrit : « Ce n'est pas parce que nous ne sommes témoins que d'une seule réalité, d'un seul ' fil de destin ', qu'il ne s'en déploie pas d'autres à notre insu. » Le parcours personnel de l'auteur, constitué de multiples vies, de multiples réalités, nous éclaire peut-être sur son approche de l'existence.

Il y a quelque chose de l'allégorie de la caverne de Platon dans ce roman. Le labyrinthe dans lequel Grand Centre plonge son lecteur est avant tout le labyrinthe de l'esprit. Et, tôt où tard, on est amené à se poser cette question : qui sont véritablement Félix et Léo ? Ainsi, le roman policier se transforme en énigme psychologique jusqu'à ce que son propos devienne de nature philosophique et métaphysique dans son épilogue.

C'est ainsi que ce roman nous offre une issue pour sortir de La Caverne, une opportunité pour saisir le monde dans sa globalité, au-delà des faux-semblants et des conceptions imposées : faire l'hypothèse d'un tout et y regagner sa liberté.

Une intention dévoilée dès les premières lignes de ce roman : « Peut-être que la vie se tue à nous signifier quelque chose mais qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas l'entendre ».

Renaud Guillemin

Chercheur au CNRS, traducteur, critique de science-fiction pour l'épaule d'Orion et Bifrost.

À Lila, qui lira ce livre quand elle aura grandi.

Première partie

« Il n'y avait qu'un tunnel obscur et solitaire : le mien, celui où j'avais passé mon enfance, ma jeunesse, ma vie »

Ernesto Sabato.

Chapitre 1

En matière d'homicide, selon l'idée reçue, le plus difficile serait de tuer pour la première fois. « Ce n'est pas le souvenir que j'en garde », confessa Félix dès notre premier entretien. Lui qui prélevait les existences avec la même indifférence qu'on éprouvait à cueillir un coquelicot le long d'un chemin de campagne, quand les printemps promettaient des étés radieux et qu'il existait encore des filles et des garçons assez insouciantes pour prendre ces promesses au sérieux.

Félix prétendait n'avoir rien ressenti de particulier au moment de mettre fin à la vie d'autrui. « Les images demeurent, mais mon esprit, au moment de presser la détente, paraissait s'absenter », s'étonnait-il.

Disant cela, il me faisait l'effet d'un spectateur distrait, indifférent à sa propre fiction.

Les souvenirs de cette époque n'avaient pas disparu, mais ils lui étaient devenus aussi étrangers que ces portraits de familles inconnues dont il fit longtemps collection. Le néant émotionnel dans lequel il semblait se débattre m'intriguait davantage encore que les événements improbables qui jalonnent son existence.

« Monsieur Martin, la seule sensation qui rejaille clairement de ma mémoire, c'est la surprise en sentant l'arme prendre vie dans ma main. C'était comme un sursaut vif, le spasme d'un poisson tiré hors de l'eau... Alors je scrutais ce qui, l'instant d'avant encore était un visage, pour y lire quelque chose. Quoi ? Je ne sais. Mais sur le sol il n'y avait plus personne. Un cadavre ce n'est pas une personne morte. C'est beaucoup moins que ça. Même un putain de mannequin du musée Grévin a l'air plus vivant. Et cela n'a rien à voir avec la personne, avec mon épouse et les... Enfin, c'est la même chose avec

ceux qu'on aime. Quand on arrive trop tard, c'est vraiment trop tard. Vous reconnaissez les vêtements, la silhouette, mais plus le visage. Ce n'est vraiment pas comme s'ils étaient partis sans vous, en vous laissant un mot sur le frigo... »

Je revois son air à la fois illuminé et lointain lorsqu'il évoquait les exécutions. Il semblait vaguement incrédule face à sa propre histoire, ce qui me fit moi-même douter de la sincérité de son récit.

« C'est curieux, avait-il admis, j'attendais ce moment et pourtant, chaque fois, une pensée paradoxale semblait jaillir de mon arme autant que de mon âme : *j'ai plus de sentiments que toi et je désapprouve ta conduite !* Et ce dernier râle, grotesque et stupéfait à la fois. Était-ce une dernière tentative de parole ? Et pour dire quoi ? »

Ce que chuchote l'esprit à l'instant où la vie et la mort se croisent, nous aimerions tous le savoir. Mais personne n'est revenu pour nous le raconter. Ou peut-être bien que si. Peut-être que la vie se tue à nous signifier quelque chose mais qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas l'entendre. Pas avant d'être allé vérifier par soi-même pourquoi la vie et la mort se croisent sans même se saluer. Pourquoi font-elles mine de ne pas se connaître. Pourquoi tiennent-elles aussi secrète leur étrange complicité ?

Enregistrement numéro 1

J'ai renoncé à parler, sauf nécessité. Que dire ? Quand j'ai de la compagnie, ce qui devient rare, je peux tout au plus penser à ce qu'il conviendrait de dire... Puis quelqu'un prend la parole et anéantit tout espoir d'être compris... Non, il anéantit l'envie même d'être compris. Mais j'ai retrouvé ce dictaphone made in China. Capacité d'enregistrement : quatre-vingt-dix minutes. Il me semble que tout sera plus simple avec lui. C'est le seul objet qui m'ait accompagné si

longtemps. Un cadeau vieux de quarante ans. Mon plus vieil ami en somme. Il a survécu à tous les déménagements, les miens, ceux de l'Histoire. Est-ce véritablement un hasard ?

Durant plusieurs années, le compte des victimes fut tenu avec rigueur et méthode. Comme un Don Juan collectionnant méticuleusement les conquêtes, il maintenait le registre de ceux à qui il donnait le dernier baiser. Dans la plupart des cas, aucune information ne figurait dans la rubrique *Date et lieu de naissance*, en revanche, il renseignait méticuleusement celle réservée à *Lieu et date du décès*.

Mais cette absence à lui-même résistait à tout, y compris à ses passages à l'acte sanglants. Il en était déconcerté. Il ne cherchait pas dans la bonne direction. Il espérait que, une fois tous ses comptes réglés, la paix reviendrait, comme par enchantement. Durant plusieurs années, jamais il ne lui vint à l'esprit que la vengeance ne ferait que trahir ses espoirs de réparation. Et cette déception n'avait fait que le rendre un peu plus étranger à lui-même.

Un soir, pourtant, alors qu'un nouveau visage suppliant s'évanouissait sous ses yeux et qu'il contemplait le sang sombre s'échappant de ce petit trou noir comme une énigme, il prit enfin conscience que tout ceci n'avait aucun sens. Le cœur n'y était plus. Il mit un terme à cette série noire.

Il fut entendu environ cinq ans après les faits.

Enregistrement numéro 2

Il y a trop de choses que je garde pour moi depuis trop longtemps. Peut-être que personne n'écouterà jamais ce que je m'apprête à confier à ce dictaphone, mais peut-être que Léo pourra l'entendre et que d'autres l'entendront, et c'est justement ce peut-être qui me rassure et

me permet de continuer. Le dictaphone au moins ne me coupe pas la parole, c'est déjà ça... (rires)

À la suite de ces règlements de compte en série, il poursuivit son existence d'agent de réassort. Au volant de son véhicule de service, il trimbalait sa carcasse indifférente sur les routes des zones non régies. Tout lui semblait vain, pourtant, il accomplissait correctement sa mission et donnait le change aux contrôleurs et à son employeur.

On ne peut même pas dire qu'il paraissait triste. Du moins, n'est-ce pas l'impression qu'il m'a laissée durant nos entretiens. Il émanait plutôt de sa personne une vertigineuse aura d'absence à laquelle seul les souvenirs parvenaient à donner un peu d'épaisseur.

Son corps semblait ne plus avoir besoin de lui pour vivre son existence maussade.

Les petits trafics entre la zone sécurisée et les zones non régies, la corruption routinière des douaniers, les arrangements pathétiques avec les contrôleurs sanitaires, il s'en acquittait aussi bien que ses confrères... Néanmoins, son esprit était ailleurs. Où ? Je l'ignore encore.

Tant qu'il pourchassa les adeptes du Marchand De Sable, la peur le maintint debout.

Et ensuite ? Pourquoi n'a-t-il pas mis fin à ses jours ? Pourquoi n'a-t-il pas tout bonnement tiré sa révérence ?

Il me semble qu'il a refusé de se coucher car il lui restait malgré tout une vague fierté, le sens du devoir-vivre que l'on doit à ceux qui n'ont pas survécu aux « évènements ».

Il se sentait obligé de vivre, voilà.

Jamais il ne se laissa aller sérieusement à la défonce à l'AZ, ni même à s'envoyer en l'air sur les réseaux Cyber-porn. Et, s'il acceptait les cocktails et les joints lors de ses visites au loft, après mon

renvoi, il le faisait avec indifférence, en vertu d'une habitude à prendre les choses telles qu'elles se présentent. Du reste, Félix restait lui-même en toute occasion. Difficile de savoir comment il s'y prenait, mais il tenait rudement le choc cet échelas ! Il était capable de choisir un livre sur l'étagère et de le feuilleter tranquillement tandis que je luttai déjà pour ne pas me liquéfier dans le sofa. Et pourtant, ce n'est plus un secret pour vous, en matière de psychotropes, je ne suis pas tombé de la dernière pluie...

Un jour, me vint un rêve très étrange à son sujet.

Il se tenait assis face à moi. Je l'observais et son corps devenait translucide. Et, dans cette transparence, j'apercevais, dans sa poitrine, une forme noire et visqueuse. Et la forme se métamorphosait en une sorte de fœtus, et j'ai vu cet enfant noir et pourtant radieux, triomphant et crucifié sur une croix dégoulinant comme si on l'avait badigeonnée de goudron chaud. Et ce Jésus poisseux me parlait sans ouvrir la bouche pour me dire : « voilà notre chemin de croix, nous ne pouvons ni mourir, ni vivre ».

Jamais je n'ai osé lui raconter ce rêve aussi glauque que zarbi.

Enregistrement numéro 3

Léo, tu m'as souvent répété « ton désespoir est une forme d'orgueil. Ton désespoir, c'est pas du réalisme, mais de la fierté, la fierté d'un homme qui ne sait plus aimer ni se laisser aimer », ce sont tes mots n'est-ce pas ? On s'est fâchés plus d'une fois à ce sujet. Je m'accrochais à mon discours sur la faillite irrémédiable de l'Homme, pour ne pas avoir à comprendre ce que tu essayais de dire et... enfin... Ce n'est pas que je ne comprenais pas. Je comprenais très bien. Tu manifestais ton amitié et tu aurais aimé que je manifeste la mienne. Mais y'avait pas moyen, c'est comme si tu me demandais de me réincarner et de recommencer à vivre. C'était au-delà de mes forces... Je suis désolé...

Enfin, voilà. Mais... ça a eu lieu quand même... Notre amitié je veux dire, elle a eu lieu malgré tout.

Tout est plus simple avec ce truc, ce dictaphone.

Il n'en parlait que rarement, mais il entretenait une relation suivie avec une famille *d'enfermés dehors*. La très jeune maman se prénomma Lisa et ses deux faux jumeaux, Titus et Nina.

Ils habitaient à deux cents kilomètres de la frontière, au sud-ouest de Grand Centre, dans un de ces nombreux campements tellement interchangeables dans leur misère que les citoyens du dedans ont renoncé à leur donner un nom. Pour nous, ce ne sont plus que des lieux non-dits.

Les habitants de Grand Centre ne veulent plus rien connaître de ces taudis de tôles ondulées dressés sur les plus mauvais sols, ces terres que l'on dit stériles pour cinquante ans de plus au bas mot.

Il rendait visite à Lisa et ses enfants très régulièrement, en allant négocier le réassort de protéines d'algues sur la côte. Le règlement lui interdisait de côtoyer cette catégorie de population. Félix s'en foutait bien.

Difficile de savoir si l'affection qu'il portait à Lisa et ses mômes était fondée sur une véritable amitié où s'il s'agissait d'une couronne d'épines supplémentaire. Néanmoins, je me souviens en avoir éprouvé une grande curiosité, et peut-être une pointe de jalousie. Il s'évertuait à faire passer cette relation pour un simple acte d'humanité, mais je pressens que cette fille et ses enfants représentaient bien davantage.

Ils sont peut-être encore de ce monde.

Enregistrement numéro 4

Nina, Titus. C'est Félix et ce message est pour vous. J'espère qu'un collègue aura le cran de venir jusqu'à vous pour vous le faire entendre un jour. Le mois prochain, ce sera ma dernière visite, ensuite on ne se verra plus jamais jamais.

Il ne faudra pas être triste.

Vous fêterez bientôt vos neuf ans et je ne serai pas là.

Il ne faudra pas m'en vouloir. C'est mieux comme ça, il faut me croire.

Pour notre dernière rencontre, on fera comme d'habitude. Vous aurez reconnu de loin le sifflement du cloporte, vous aurez eu le temps de vous planquer, accroupis derrière le tas de tôles et de ferrailles. Vous attendrez que je sorte du van, que je grimpe quelques mètres sur le talus avec l'air de celui qui ne s'y attend pas du tout... Oui, parce qu'en fait, je m'y attends, je fais semblant. Vous savez, tout est pour de faux... C'est là que vous bondissez en piaillant pan, pan, pan, prrrr, prrrr, prrrr...(rires)... Vous tenez dans vos petites mains crados les pistolets que j'ai fabriqués pour vous. Je mets la main droite sur le cœur... Pourtant il faut que je vous dise, vous visez très mal, un tueur sérieux ne tient pas son arme comme ça.

Ce n'est pas grave.

Et là, je m'effondre en arrière et mon cadavre dévale le talus. Comme je sais très bien faire le mort, lorsque j'ouvre les yeux, je vois les vôtres, espiègles mais un peu inquiets tout de même. Si, si, avouez ! (rire).

Et toi Lisa, tu sors de la maison. Tu insistes pour que je ne l'appelle pas « maison », tu dis, « ce n'est qu'une cabane, toi tu habites une véritable maison ». Mais, pour moi, c'est ta maison.

L'espace d'une seconde, je te souris et je me ravise, parce que cela m'inspire un sentiment d'indécence. Je ne sais pas si j'ai tort, je ne saurai jamais. Je ne pouvais quand même pas te demander comme ça :

tu préférerais me voir sourire plus souvent ? Peut-être que si au fond, peut-être j'aurais dû te le demander.

Ça et beaucoup d'autres choses...

(silence, trois secondes)

Et toi aussi, l'espace d'une seconde, tu souris discrètement. Ce petit ange fugace, c'est ton sourire Lisa et bon Dieu ce qu'il me plaisait. C'est ça que je voulais vraiment te dire. Tu es vraiment jolie. Tu es belle, malgré tes cheveux rasés à la tondeuse à laine... Je sais pas pourquoi tu fais ça... Je ne sais pas pourquoi je viens de dire ça, oublie... Pour les poux, ouais à coup sûr c'était ça...

(silence, cinq secondes)

Malgré aussi ta peau un peu plissée au coin des yeux à force de te méfier du soleil, du vent et de la poussière et malgré cette façon bien à toi de baisser la tête quand je te regardais trop longtemps... Malgré tout cela, ou plutôt grâce à tout cela tu es parfaitement belle.

Si vraiment !

Je ne connais pas une enfermée dedans qui soit aussi belle que toi sous son maquillage même si tu ne veux pas en croire un mot.

Hé, c'est comme si j'étais là pour voir la tête que tu fais en écoutant ça.

J'ai jamais osé te le dire. J'avais peur de t'effrayer. Peur que tu te mettes à te méfier de moi à cause de ce qui s'est passé le jour... Le jour où l'on s'est... rencontrés.

(silence, trois secondes)

Ah, et aussi, parce que je ne sais pas comment tu faisais pour ne jamais sentir mauvais avec quatre litres d'eau par jour et parce que tu ne m'as jamais rien demandé sur ma vie privée à Grand Centre. J'ai toujours cru que c'était par discrétion, pourtant maintenant en y réfléchissant, je trouve ça stupide de ma part. Je suis certain que tu

avais lu dans mes yeux qu'un type comme moi ça ne peut que vivre seul.

Oui, tu avais lu ça, j'en suis persuadé maintenant.

Ah, et merci pour les drôles de ragoûts démocratiques que tu préparais avec ces champignons partiellement comestibles et la protéine d'insectes. Je sais que tu mettais de côté tes meilleurs ingrédients en attendant mon arrivée.

Sais-tu qu'à Grand Centre, personne n'est capable de fabriquer un piège à résine. C'est drôlement ingénieux votre système. Le choix des essences, les mailles du grillage, l'heure et l'emplacement...

Et ça me plaisait bougrement de partager votre repas, il n'y avait pas de meilleur moment dans ma vie. Tu voulais jamais le croire, pourtant, je t'assure que c'est la vérité.

Y'a des tas de choses bien moins réussies que ton ragoût et que les enfermés dedans mangent tout de même.

Tu aurais dû voir la gueule atterrée des gars du contrôle sanitaire quand ils découvraient mon spectrogramme sanguin au retour.

Hem...

Une dernière chose, si tu ne les as pas trouvés depuis, dans le tas de paniers d'osier, dans celui qui se trouve en bas de la pile, j'ai laissé un bon paquet de pénicilline. Sous le tas de torchons, tu trouveras aussi plusieurs boîtes de ces barres énergétiques I-rrrré-siiiiis-tibles comme ils disent.

Les enfants les auront trouvés, c'est sûr.

Tes mômes n'ont pas l'air d'en raffoler mais insiste, c'est plein de compléments nutritifs... Vous entendez Titus et Nina ? Faut les bouffer les barres au gravier ! Ça laisse une chance de dépasser le mètre soixante à l'âge adulte. C'est un avantage concurrentiel quand même...

C'est pas ce que je voulais dire... Merde.

(silence, dix secondes)

*Et surtout, tu ne dis à personne que tu as un tel stock d'antibios.
Même à cette dame que tu aimes bien et qui est si gentille.*

S'il te plaît, souviens-toi de ce qui est arrivé il y a deux ans.

Voilà, c'est sûrement la dernière fois que tu entends ma voix, je ne crois pas que j'enregistrerai d'autres messages pour vous.

Je dois faire quelque chose que j'ai voulu faire il y a longtemps, c'est en rapport avec ma famille.

Ensuite, je devrai partir et puis, de toute manière, je ne serai plus vraiment le même. Je crois que j'ai dit l'essentiel de toute façon...

Merde, c'est nul comme conclusion.

(silence, trois secondes)

Ah ! Dis au collègue qui viendra, qu'il contacte Léo Martin de ma part, il est réglo, c'est un enfermé dedans mais il pourra t'aider un peu.

Fais-le s'il te plaît, demande-lui avant qu'il parte, Léo Martin, c'est un ami.

Adieu.